Michel Le Bris, Jean Rouaud, Dir. *Je est un autre*. Paris : Gallimard, 2010.

(217 p.)

L'étude coordonnée par Michel Le Bris et Jean Rouaud est un véritable hommage à la pluralité identitaire, à ce « composé de vies et de rencontres multiples » (8) qui anime notre intériorité. Les intellectuels qui ont participé à la réalisation de *Je est un autre* ont contribué à la création d'un riche mosaïque littéraire, un *patchwork* d'expériences contrastantes, d'opinions divergentes, de voix discordantes qui conduisent le lecteur au-delà des frontières mentales qui empêchent la connaissance de *l'autre* mystérieux qui cohabite avec notre *je* manifeste. Au-delà des contributions individuelles, il faut remarquer la présence d'un subtil *fil rouge* qui lit les pages de ce livre-« mille-feuille » (8) : la littérature favorise l'exploration de l'Ailleurs, brise les stéréotypes politiques, donne voix à l'« indicible » (14).

La connaissance de l'« être-ensemble » (17) devient nécessaire pour la relecture de la triste page coloniale : la désintégration de l'idée universaliste d'une Europe toute-puissante permettra la construction d'un « monde nouveau » (22), d'un univers réconcilié avec tous ces peuples qui ont subi la colonisation. La mort d'un monde « structuré » (25) engendrera la naissance d'une société *fluide* qui exigera, inévitablement, « un changement de coordonnées mentales » (25). Exemple de ce silencieux renouveau *in fieri* est la révolution tunisienne de 2011. Jocelyne Dakhlija, dans son étude *Tunisie. Le pays sans bruit* (2011), souligne l'importance historique du réveil tunisien : étouffés derrière le masque d'une dictature ignorée en Occident, les jeunes de la Révolution du Jasmin préfèrent la lutte au silence, le contraste à l'« uniformité de façade » (Paris : Actes Sud, 2011. 90), la démocratie à l'esclavage. L'historienne Dakhlija souligne l'importance paradoxale du « désaccord » (96), moteur indispensable pour favoriser le dialogue, le pluralisme, l'« ouverture et la mobilité » (43) mentale.

La certitude que « notre âme n'est jamais une » (67) impose la définitive élimination du principe de l'« ethnidentité » (95) : « étrangers à nous-mêmes » (78), nous sommes des nomades sans terroir, sans racines, sans nationalité. Orienté par la « machine ethnidentitaire [...] qui divise et catégorise » (100), l'homme contemporain a perdu le goût pour « la marche infatigable vers le nouveau » (107) : hanté par la logique binaire du dominé contre le dominant, de l'étranger contre l'autochtone, l'homme du XXI^e siècle refuse d'interroger la complexité de son identité. Peur ? Faiblesse ? Pourquoi a-t-on difficulté à construire une société sans « désirs

d'apartheid » (115) ? Sans doute, la progressive réalisation de la rigide prison identitaire est le produit d'une exigence de « simplification » (179) orientée vers la structuration définitive des groupes humains, ordre systématique qui, jour après jour, se désintègre sous les poids de l'incessante « démultiplication débridée d'appartenances » (179). Pour sortir de l'incertitude contemporaine, il faut accepter la « constante mutation » (184) du concept identitaire : fluctuants comme les méduses de Malika Mokeddem, les hommes et les femmes du XXI^e siècle doivent quitter les vieilles « uniformes » (184) pour se montrer nus, « inexpliqués » (186), « sans définition » (187).

En conclusion, *Je est un autre* est un hymne à la « dissidence » (206), à la défense incessante de la diversité, une pluralité apatride qui parcourt « la planète Terre » (217) avec l'enthousiasme d'un voyageur solitaire qui explore « *la terre incognita* d'autrui » (210).

Claudia Mansueto, Université de Bologne